



JOSÉ 18 JUIN 2019 15 MARS 2020 DOSSIER DE PRESSE

DE GUIMARÃES

COLLECTION WÜRTH ET PRÊTS



édito

Marie-France Bertrand

José de Guimarães est l'une des figures les plus singulières de l'art contemporain, dont la formation d'ingénieur, le regard d'artiste, l'approche d'anthropologue et la passion de collectionneur se conjuguent, depuis soixante ans, dans un langage graphique à la palette chromatique bigarrée.

La découverte de l'Angola, puis du Mexique et du Japon notamment a déclenché en lui, après des premières œuvres *pop art*, une quête d'un art brut puissamment expressif, qui fait dialoguer entre elles les cultures anciennes et la modernité. José de Guimarães a ainsi créé son propre vocabulaire, fondé sur la découpe, la fragmentation et la dislocation de signes, dont les combinaisons – depuis son fondateur *Alphabet africain* (1971-1974) que nous exposons ici jusqu'aux œuvres monumentales inscrites dans l'art urbain (à partir des années 1990) – se déclinent sur toutes sortes de supports jusqu'à aujourd'hui. Ses différents cycles, traversés d'un syncrétisme multicontinental et multiculturel, traduisent tous, avec une dimension totémique forte et un humour naïf, une énergie vitale farouche et une incandescence envoûtante.

Consacré dans les années 1980-1990 par une reconnaissance internationale, l'œuvre de José de Guimarães, peu connu en France mais sollicité aux quatre coins de l'hexagone, témoigne de la vision du monde en perpétuel renouvellement de cet éternel voyageur profondément anticonformiste, parcourant le monde pour y puiser à ses multiples racines.

Nous sommes heureux de retracer ici, dans l'une des rares rétrospectives qui lui sont proposées en France, le parcours créatif de ce nomade transculturel d'exception. Nous avons souhaité montrer le visage de l'artiste anthropologue, c'est pourquoi nous présentons à la fois un choix représentatif de ses œuvres – issues de la collection Würth, qui possède de très nombreuses créations de l'artiste – et des pièces d'art africain sélectionnées dans son immense collection personnelle.

Marie-France Bertrand,
directrice du Musée Würth

José de Guimarães

DE L'ANTHROPOLOGUE À L'ARTISTE

Particulièrement célèbre au Japon, où il expose régulièrement depuis 1989 et réalise de nombreux projets publics (Tokyo, Kuchiro, Tsumari, Naoshima...), salué partout dans le monde, José de Guimarães reste relativement peu connu en France. Il partage pourtant sa vie, depuis 1995, entre Paris et Lisbonne, et son art sans frontières, typé et empreint d'une dimension ludique engageante, affiche un « nomadisme transculturel¹ » à la portée universelle. Familier de toutes les techniques, inspiré par tous les supports, il n'a de cesse de puiser à la « réalité du rêve », selon ses propres mots, nourrissant son art de cultures et de coutumes découvertes tout au long de sa vie aux quatre coins du monde.

L'artiste portugais, éminemment érudit, est aussi collectionneur. Au gré de ses voyages, des dizaines de milliers de pièces, où s'illustrent particulièrement les arts africains, précolombiens et chinois, ont envahi son atelier labyrinthique lisboète, joutant outils et matériaux divers. José de Guimarães collectionne pour comprendre, avec son regard d'anthropologue, les tribus africaines, les rites aztèques, les traditions japonaises. Explorant les signes concrets de communication, de transmission, d'interprétation, il en nourrit son propre langage.

L'ANGOLA, L'ALPHABET AFRICAIN ET LE PREMIER MANIFESTE (1967-1974)

En 1967, la découverte de l'Angola – alors colonie portugaise, où José de Guimarães est envoyé dans le cadre de son service militaire comme officier des télécommunications – est un puissant déclencheur des ambitions et des convictions artistiques du jeune homme. Né en 1939 sous le nom de José Maria Fernandes Marques, il a passé sa jeunesse dans la petite ville de Guimarães, doté d'un musée d'archéologie et d'un musée d'art sacré, dont il a pris le nom à vingt-deux ans pour enraciner son identité dans un terroir². Curieux d'histoire et de préhistoire, il a déjà observé, analysé, dessiné des signes, des images, des formes pour en dégager des messages. Son terrain d'études s'est élargi, à partir de 1957, à Lisbonne, où il a suivi une formation d'ingénieur et s'est initié au dessin, à la peinture et surtout à la gravure. Les premières années de 1960 ont été celles de ses voyages à Paris – la ville de son approche de la modernité, qui oriente ses premières œuvres dans la veine *pop art* –, en Italie et à Munich.

En Angola, José de Guimarães se distingue par ses gravures autant que par la publication de son *Manifeste de l'art subversif*. Les matériaux les plus divers et les objets utilitaires remplacent bientôt la peinture ; la part de rêve et l'urgence de la transmission d'un message – inspirée de la communication tribale rituelle, notamment celle de la tribu des Ngoyo qu'il étudie – s'invitent au cœur de ses œuvres. José de Guimarães crée *L'Alphabet africain* (1970-1974), fondateur de son style, dont les signes ou symboles simplifiés et parties anatomiques stylisées s'enrichiront tout au long de sa vie, au gré de croisements de cultures, et dont les multiples combinaisons investiront tout son œuvre.

¹ Pierre Restany, *José de Guimarães, Le nomadisme transculturel*, Éditions La Différence, 2006.

² La ville possède aujourd'hui un musée qui lui est consacré.

LES SCULPTURES PLATES ET LE DEUXIÈME MANIFESTE (1974-1988)

L'euphorie qui gagne le Portugal suite à la chute de la dictature salazariste en 1974 insuffle à ses œuvres une énergie vitale neuve. Les thèmes s'élargissent à ceux du cirque, du sport, de la magie, de l'érotisme. L'incandescence de ses séries, très graphiques et vivement colorées, explose dans un art brut très singulier non dénué d'humour et de fantaisie, fondé sur la découpe, la fragmentation et la dislocation des signes et des formes. Il livre une abondante production de sérigraphies politiques et érotiques, souvent accompagnées de reports-photos. De 1979 à 1981, il se ressource à la culture de sa terre natale et augmente considérablement son répertoire de morphèmes. Il visite également le Brésil et expose à la biennale de São Paulo.

Dans la continuité de son travail de fragmentation des formes, il donne naissance, à partir de 1982, à ses sculptures plates de papier – papier qu'il fabrique lui-même pour en trouver la matière et l'épaisseur qui conviennent à ses œuvres. Le succès de ces pièces inscrivant la magie primitive au cœur de la modernité et de la culture urbaine des années 1980 est fulgurant. José de Guimarães publie alors son deuxième manifeste, *Le Futur est-il déjà là, aujourd'hui ?* (1984). S'ensuit une période d'effervescence créatrice et de reconnaissance unanime qui lui vaut d'être exposé dans tous les musées et les foires d'art contemporain internationales, et couronné de multiples honneurs.

LES ŒUVRES MONUMENTALES, LE JAPON ET LE MEXIQUE (1988-1996)

Cette prospérité pousse l'artiste à s'interroger sur la portée totémique de ses sculptures et à en envisager un développement à plus grande échelle. À l'occasion d'une commande du Parc olympique de Séoul, il découvre le Japon, dont la tradition des objets de papier fait écho à ses propres recherches. L'exposition *Art kite / art pour le ciel* fera le tour du monde. Il retournera à de nombreuses reprises au pays du Soleil levant, sollicité pour des compositions murales, des sculptures publiques, l'aménagement de bâtiments, la conception de mobilier urbain et de sculptures-signaux.

En 1992, deux grandes rétrospectives lui sont consacrées au Portugal ; commande lui est passée de l'aménagement d'une station de métro à Lisbonne – la réalisation durera cinq ans – et de la création du nouveau symbole touristique du pays. José de Guimarães désormais parcourt le monde, souvent pour y superviser l'installation de ses œuvres dans des paysages urbains. Le rouge devient sa couleur dominante.

La découverte du Mexique en 1993 est pour lui l'occasion d'une immersion dans les cultures indiennes et précolombiennes, et d'un rapprochement avec une mythologie dominée par Quetzalcoatl, les rites sacrificiels aztèques et mayas, l'artisanat populaire des papiers ajourés et découpés, et l'idée prédominante de la mort. Mexico City lui commande en 1996 deux panneaux muraux en azulejos pour une station de métro, témoignages monumentaux de sa vision transculturelle.

LE NÉON ET LE TROISIÈME MANIFESTE (1997-2019)

À partir de la fin de la décennie, les compositions murales lumineuses s'intègrent naturellement à ses projets d'art public : le néon vient souligner ses morphèmes, renouvelle sa créativité tout en l'inscrivant dans la modernité. À soixante ans, José de Guimarães n'a rien perdu de son anticonformisme, est toujours en quête de nouvelles matières à travailler, et lit son troisième manifeste lors du colloque *Artistes et créateurs* organisé au Centre national de culture de Lisbonne.

Aujourd'hui, la rétrospective proposée par le Musée Würth d'Erstein souligne le parcours riche et créatif de cet artiste marginal et anticonformiste en mettant en regard des pièces issues de ses collections et une sélection de ses propres œuvres. La collection Würth possède environ trois cents de ses créations, illustrant l'amitié de longue date nouée entre Reinhold Würth et José de Guimarães, deux hommes d'une même génération. Ce dernier est l'un des artistes collectionnés de longue date par l'entrepreneur, et plusieurs expositions monographiques lui ont été depuis consacrées dans les musées et lieux d'expositions Würth en Europe.

« MON ŒUVRE S'EST DÉVELOPPÉE SELON UNE ÉVOLUTION PRESQUE ORGANIQUE PAR L'AJOUT, SANS RUPTURE RADICALE »

JOSÉ DE GUIMARÃES

À l'heure de cette rétrospective proposée par le Musée Würth d'Erstein, quel regard portez-vous sur votre œuvre ?

Je ne vais pas raconter toute ma vie, mais je suis né au nord du Portugal, dans une petite ville médiévale, où les seules choses qui m'intéressaient lorsque j'étais jeune étaient le musée d'archéologie et le musée d'art sacré. Mon regard a commencé dès ce moment-là à s'aiguiser. Je suis ensuite parti à Lisbonne suivre des études d'ingénieur, mais ce qui a été le plus important pour moi a été ma fréquentation d'une coopérative de graveurs, qui m'a permis d'entrer en contact avec des artistes à l'époque consacrés et de me familiariser avec un milieu très inspirant. J'ai voyagé en Europe, surtout à Paris, qui vivait alors les années *pop art* et le nouveau figuralisme, si bien que lorsque j'ai été envoyé en Afrique en 1967, j'avais déjà certaines connaissances de l'art et du milieu artistique. Il me fallait néanmoins trouver mon propre style, mon propre langage.

Le déclic s'est fait en Angola, où j'ai été confronté pour la première fois à une culture non occidentale, sans écrit, de tradition orale. Les questionnements provoqués par ce choc culturel m'ont poussé à en savoir plus, à étudier différentes tribus, et notamment leurs modes de communication. Ce que j'ai découvert, surtout dans le nord de l'Angola, m'a fasciné : les membres d'une même famille communiquaient grâce aux objets et à des signes gravés qui leur permettaient de raconter des histoires – souvent des proverbes. Ce système idéographique de communication est le rêve pour un artiste plastique ! Son étude approfondie – chaque signe ayant une forme, qui elle-même a une signification – m'a inspiré mon propre alphabet, cent trente-deux pièces de 50 x 40 centimètres. Reinhold Würth l'a acheté il y a longtemps, et il se trouve exposé ici à Erstein, pour la première fois dans sa totalité.

Cet alphabet a donc constitué une sorte de base, dès les années 1970. Il était africain à l'origine, mais avec le temps, les voyages et la rencontre d'autres cultures, je l'ai fait évoluer vers d'autres alphabets – mexicain, chinois... –, l'ai enrichi de nombreux autres pictogrammes et ai ainsi pu agrandir mon univers pictural. Tous ces alphabets m'ont permis de construire ce que l'on peut appeler mon univers. Mon travail d'aujourd'hui consiste à rassembler tout ce que j'ai fait pendant des décennies pour toujours trouver de nouvelles solutions, de nouveaux chemins. Mon œuvre s'est ainsi développée selon une évolution presque organique par l'ajout, sans rupture radicale.

Cette notion de communication par l'art est essentielle ?

Je ne sais pas si c'est un hasard, mais j'ai commencé à peindre au moment où fleurissait le *pop art*, qui est vraiment un art de la communication, qui utilise la publicité et veut faire passer un message. Pour ma part, j'ai voulu aller plus loin en créant les propres caractères de mon langage – à la façon de l'alphabet chinois, qui dispose de milliers de pictogrammes autonomes dont la signification est immédiatement compréhensible, et qui, une fois combinés entre eux, peuvent donner naissance à des milliers de phrases. Inconsciemment, j'ai souhaité faire la même chose car cela me semblait pouvoir démultiplier, ouvrir les possibilités de l'œuvre d'art. Si l'on utilise, comme les artistes du *pop art*, des images déjà élaborées, les possibilités d'expressions sont limitées à ces images finies. En construisant mon alphabet, je me laissais la possibilité de créer sans cesse de nouvelles propositions artistiques tout en renouvelant l'ensemble des informations et des significations.

Cet alphabet est un bel outil de liberté...

Oui, chacun peut trouver dans ces symboles et ces codes la signification qu'il souhaite leur donner. Je fais souvent références aux artistes « surréalistes » du Moyen Âge, comme Jérôme Bosch entre autres, qui mettaient dans leurs toiles tant de créatures bizarres pour échapper aux foudres de l'Inquisition. Avec mes symboles, je peux dire ce que je veux sans imposer directement une interprétation ; à chacun de les lire à sa façon. C'est la richesse d'une œuvre d'art que d'avoir toutes sortes d'interprétations possibles...

Vous avez pratiqué toutes les techniques, utilisé de nombreux supports ; vous fabriquez vous-même votre papier. Cet aspect artisanal est important pour vous ?

Quel que soit le domaine de création d'un artiste – musique, littérature, peinture... –, ce dernier est toujours en quête du matériau qui conviendra parfaitement à son expression. Lorsque j'ai commencé à peindre, je n'étais pas vraiment satisfait du papier que l'on utilisait alors. J'ai dû trouver le support qui me correspondait mieux : je travaille en général avec des papiers de 1000 grammes ou plus, qui ont une rugosité, une texture et une robustesse qui résistent à des gestes plus violents.

Je travaille tous les matériaux – l'exposition au Musée Würth d'Erstein montre bien cette diversité. Plus récemment, je me suis intéressé aux néons et aux LED, parce que je sens cette nécessité de trouver d'autres moyens pour continuer à exprimer de nouvelles idées. Cette quête de matériaux me fait avancer. Je teste également le recyclage, des boîtes de transport de mes œuvres, par exemple, lorsqu'elles voyagent pour des expositions : elles deviennent à leur tour des œuvres d'art, et l'idée de voyage dont elles sont imprégnées me touche particulièrement.

Vous avez découvert Paris et l'avant-garde artistique de l'époque alors que vous étiez étudiant. Quels sont les artistes qui vous ont marqué ?

Oui, j'avais dix-huit ou dix-neuf ans, et j'ai pu voir pour la première fois des œuvres d'art que je ne connaissais que par des reproductions. J'ai été particulièrement ému par les grandes expositions consacrées à Picasso, dans les années 1960, au Grand Palais, au Petit Palais et à la Bibliothèque nationale de France : tout son œuvre était présenté, et j'ai pu voir des choses formidables. Le musée d'Art moderne de la Ville de Paris présentait aussi Picasso, Yves Klein, Arman, Tinguely, Niki de Saint Phalle... C'étaient les artistes contemporains de l'époque. J'ai beaucoup appris au contact de leurs œuvres.

Cela vous a autorisé à être vous aussi un artiste ?

Oui. Même si j'étais encore jeune, j'avais déjà quelques idées auxquelles j'étais attaché et que je voulais développer. Quelle que soit l'époque, on voit bien que les peintres qui ont traversé les siècles sont ceux qui affichent une personnalité et la développent en suivant leur chemin. Il faut se donner les moyens de suivre son chemin, mais cela prend du temps. Pour moi, il m'a fallu sans cesse m'imprégner, regarder, observer pour construire un univers personnel qui ne soit pas la copie d'un autre. Il m'a fallu engranger toutes sortes de nourritures. Je reste ainsi toujours très curieux des expérimentations des autres, notamment des jeunes générations. Je suis un grand consommateur d'expositions. Pendant longtemps également, j'ai beaucoup lu les historiens, les ethnologues – un domaine qui me passionne depuis toujours, Lévi-Strauss en premier bien entendu. Je fais d'ailleurs partie des Amis du musée du Quai Branly, et je m'intéresse de très près à toutes les expositions qui y sont organisées. Et j'ai une véritable passion pour la musique de Mahler... Tout ce qui participe de la production artistique me concerne, m'enrichit et nourrit mon travail.

Vous avez publié, au fil de votre vie, trois manifestes. Il est nécessaire, selon vous, de toujours rappeler où est la liberté de l'artiste ?

Oui, je pense que c'est indispensable. Nous traversons une période assez obscure : les gouvernements, en règle générale, diminuent les budgets consacrés à la culture, ce qui rend difficile le travail des artistes : ceux-ci créent des œuvres, mais il leur faut aussi les vendre, les faire sortir de leur atelier afin qu'elles puissent être vues du grand public. Tout ce processus a tendance à être oublié. Il faut donner les moyens aux artistes de créer, mais aussi faire perdurer leur œuvre, sinon les choses se perdent. La diffusion d'une œuvre plastique est bien plus difficile à assurer que celle d'une œuvre musicale ou littéraire, que l'on peut écouter ou lire n'importe où, chez soi, dans la voiture. Les tableaux ou les sculptures nécessitent un lieu particulier, un transport délicat, une assurance conséquente.

Cela nous amène à la Collection Würth, qui comprend bon nombre de vos œuvres. Que représentent pour vous cette confiance et cette fidélité ?

La Collection Würth doit posséder en effet, peintures, sculptures et œuvres graphiques confondues, environ trois cents de mes pièces. Je crois me souvenir que la première œuvre achetée par Reinhold Würth, dans une galerie de Salzbourg, était une petite voiture en papier modelé et poudre de verre, une pièce très colorée. J'ai ensuite exposé les premières œuvres de ma série Mexico à la galerie Maeght de Barcelone, et la Collection Würth a acquis les plus grands tableaux qui y étaient présentés. Ils sont d'ailleurs exposés à Erstein. Reinhold Würth est venu me voir dans mon atelier à Lisbonne, je suis moi-même souvent allé en Allemagne, et une relation très forte s'est nouée au fil du temps et des rencontres, avec lui mais aussi avec tout le groupe Würth. Reinhold Würth n'est pas de ces mécènes qui s'amuse à faire monter le prix des œuvres d'art pour le plaisir de faire des affaires. Il n'est pas dans le *business* de l'art, il aime profondément l'art et les artistes.

Selon vous, qu'aime le public dans votre œuvre ?

Prenons l'exemple de ma dernière exposition, en octobre dernier, au Japon, qui était intitulée *José de Guimarães et l'Afrique*. Pour cela, les Japonais m'avaient demandé de présenter, en regard de mes œuvres, des pièces africaines – comme ici à Erstein. J'avais choisi de montrer une série d'œuvres du Gabon sur le thème des reliquaires. Il est impossible d'exposer des œuvres d'art africain comme des pièces décoratives : ces reliquaires abordaient finalement le thème de la mort, et leur juxtaposition avec mes œuvres a donné un certain sens à cette exposition. Pour les Japonais, l'art africain est celui d'une culture lointaine. Ils ont donc regardé cette exposition avec cette curiosité qu'ils ont pour les cultures qui leur sont éloignées. En Europe, et en France, le regard aurait été complètement différent car l'histoire de la France est liée étroitement à celle de l'Afrique. Il est donc difficile de dire ce qui touchera le public – et comment.

Pourrait-on dire que votre œuvre, vous qui êtes imprégné de nombreuses cultures du monde, est une découverte du monde ?

Oui, je pense qu'on peut dire cela. Mais cette découverte m'oblige à approfondir chaque nouvelle culture, qu'elle soit africaine, mexicaine ou chinoise, à la manière d'un archéologue, en allant chercher l'information aux sources originelles d'une culture qui n'aurait pas encore été au contact d'autres cultures. Je cherche ce qui est encore vierge, pur.

Propos recueillis le 15 avril 2019



L'EXPOSITION

JOSÉ DE GUIMARÃES
DE L'ANTHROPOLOGUE À L'ARTISTE

18 juin 2019 – 15 mars 2020, Musée Würth France Erstein

« *L'art est la réalité du rêve.* »

José de Guimarães

La démarche artistique de José de Guimarães, dont la vie et l'œuvre sont rythmés de trois manifestes et de séries enchaînées au fil de son exploration des continents, est indissociable de celle de l'anthropologue. « Nous avons souhaité montrer ce double visage, explique Marie-France Bertrand, directrice du Musée Würth, c'est pourquoi nous présentons à la fois une sélection de ses œuvres – qui appartiennent en grande partie à la collection Würth – et des pièces d'art africain (Angola mais aussi Nigéria, Mali, Bénin...) tirées de son immense collection personnelle – que nous lui avons empruntées. »

Si une belle partie de l'exposition est consacrée aux années d'inspiration africaine de l'artiste, le Musée Würth s'attache à retracer l'ensemble de son parcours, et à montrer les œuvres les plus significatives de ses différentes périodes créatrices – chronologiquement dans les premières salles, de façon à mettre en lumière les étapes fondatrices de son style, puis de façon thématique, sans se limiter aux zones géographiques explorées par José de Guimarães. Cette rétrospective témoigne ainsi de son évolution graphique à travers le temps, de la fragmentation de la forme et de l'élaboration de l'*Alphabet africain* jusqu'aux combinaisons les plus émancipées. Elle illustre son profond attachement à la couleur en même temps qu'une fidélité à un aspect naïf et figuratif. Elle atteste aussi la diversité des matériaux et supports utilisés, typique de l'art brut : peinture sur toile ou sur bois, acrylique ou gouache, mais aussi collages de papier (papier qu'il fabrique lui-même), de pigments ou de sable, assemblage d'objets, néons, bronze...

Une œuvre de 7 mètres de long accueille les visiteurs : *Bagdag*, réalisée en 2003 en référence au scandale d'Abou Ghraïb, l'une des cinq pièces d'une série, mais la seule conservée dans la Collection Würth. « José de Guimarães se positionne vraiment avec cette œuvre en réaction à un événement politique, explique Claire Hirner, commissaire de l'exposition, ce qui est assez rare chez lui. Cette œuvre pourrait évoquer *Guernica*, avec cette immédiateté qu'avait eue aussi Picasso par rapport à l'actualité. »

AU REZ-DE CHAUSSÉE : L'AFRIQUE



José de Guimarães, *The Snake Ceremony*

Au rez-de-chaussée, « Les années pop » (1965-1966), première approche de la peinture par l'artiste, illustrées par des œuvres prêtées par l'artiste n'appartenant pas à la Collection Würth, montrent d'emblée la sensibilité de l'artiste au signe, au code, au symbole, dans la veine du *pop art*. Cette partie introductive conduit au choc culturel de la période angolaise et à la section « De l'art à l'anthropologie » (1967-1974) : « La fascination n'est pas immédiate, explique Claire Hirner. José de Guimarães aura besoin de s'entourer d'ethnologues, de chercheurs, pour observer et comprendre les ethnies de l'intérieur. » Cette étude amène à la fragmentation des corps et des formes, aux références aux masques et aux tatouages, et la création d'un véritable alphabet de signes, dont José de Guimarães n'aura de cesse de multiplier par la suite les combinaisons.

Le fameux *Alphabet africain* (1971-1974), témoignant de l'aboutissement de ces années de recherche et de la naissance d'un langage singulier, clôt cette première partie. « C'est l'une des œuvres phare de l'exposition, confie Claire Hirner. Elle est présentée pour la première fois dans son intégralité.

Ce sont cent trente-deux petits panneaux de bois peint que l'on présente sans ordre prédéfini. La seule contrainte est que l'ensemble forme un bloc rectangulaire ou carré. Il s'agit d'un alphabet libre. Nous avons vraiment là la notion du morphème si chère à José de Guimarães. »

Suit une grande section intitulée « Totems et fétiches » (1989-2003), rassemblant des œuvres de grand format nées à la suite de la période angolaise et reflète d'une certaine spiritualité. Le serpent y occupe une place particulière – dans tout l'œuvre de l'artiste, d'ailleurs –, aux côtés de rituels, de danses cérémonielles. « On trouve aussi la *Femme automobile* et *Automobile verte et rouge*, précise Claire Hirner, que l'artiste considère comme des fétiches de la société de consommation. Et nous avons aussi adjoint deux reliquaires, qui gardent une trace imagée d'un rituel ou d'une cérémonie. »

En regard de ces œuvres exposées au rez-de-chaussée sont proposées vingt-six pièces sélectionnées dans l'immense collection personnelle de José de Guimarães : à travers masques, sculptures et objets rituels, différentes ethnies du Congo, de l'Angola, du Mali, du Nigéria et du Gabon sont représentées.



José de Guimarães, Série México: *Papeles Picados* (México-Série: *Papeles Picados*), 1996. Papier laminé sur toile, acrylique avec sable et boules, 100 x 71 cm



José de Guimarães, Série México: *Visão de Calavera* (México-Série: *Visão de Totenkopfes*), 1997. Acrylique et techniques mixtes sur toile, 130 x 195 cm



José de Guimarães, *Ohne Titel*, 1997. Acrylique et techniques mixtes sur toile, 180 x 200 cm

À L'ÉTAGE : UNE FORMIDABLE ODE À LA VIE

Changement de continent à l'étage avec la série des œuvres inspirées par Mexico, élargie aux rituels et aux symboles d'Amérique – cette section présente également la *Favela* (Brésil) et la *Cérémonie du serpent* (2014, inspirée des travaux et voyages de l'historien d'art et anthropologue Aby Warburg dans les villages des indiens Hopis). « Nous avons ici, explique la commissaire, des références au dieu de la pluie aztèque, aux traditions mexicaines avec des papiers découpés utilisés pour des rites funéraires mais aussi des baptêmes ou des mariages, la symbolique du crâne. C'est une formidable ode à la vie, même si l'on évoque la mort. »

La dernière salle, notamment avec ses œuvres liées à Hong Kong et aux traditions d'Asie, s'attache à cette notion de « nomadisme transculturel » que José de Guimarães porte en lui, dont il a fait son propre langage créant une synthèse de formes, en absorbant les cultures, en apprivoisant les rites. « Nous terminerons, dans le couloir, avec la série inspirée de la *Madone de Darmstadt* (2012-2013), conclut Claire Hirner. Cette série, qui reprend des détails du portrait de Holbein le Jeune, nous ramène au lien fort qui unit José de Guimarães à la Collection Würth. » *L'original* (1526-1528) est l'un des tableaux les plus chers acquis en Allemagne depuis la seconde guerre mondiale, acheté par Reinhold Würth en 2011 et exposé depuis dans l'église des chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem de Schwäbisch Hall. José de Guimarães s'explique lui-même sur ces œuvres peintes suite à cette acquisition : « J'ai été si impressionné par la *Madone* que j'ai voulu exprimer cette fascination. J'ai fait une sorte de "démontage" du chef-d'œuvre de Holbein en six œuvres séparées. Ce sont tous des morceaux du tableau originel, traduits dans mon propre univers. »

DES EXPOSITIONS ET UNE PROGRAMMATION CULTURELLE TOUT AU LONG DE L'ANNÉE

Aux plus bricoleurs, le nom de Würth évoque vis et matériaux de fixation réputés dans le monde entier. À d'autres, la success story d'un jeune homme de 19 ans reprenant la modeste entreprise paternelle en 1954. Au cours des décennies qui suivent, l'activité se développe et l'entreprise familiale acquiert une envergure mondiale. Mais Würth rayonne aussi sous la forme d'une collection riche de 18 000 pièces, tableaux et sculptures des Primitifs au XXI^e siècle, témoin de la passion mais aussi des convictions sociales de l'entrepreneur collectionneur. Reinhold Würth, aujourd'hui âgé de 84 ans, n'a eu de cesse, depuis l'acquisition dans les années 1960 d'une aquarelle d'Emil Nolde, de développer cette collection et de la rendre accessible à tous dans des lieux dédiés aux arts plastiques mais aussi à la littérature et à la musique.

UN LIEU D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN

Depuis 1991, quinze lieux d'exposition Würth ont surgi en Europe. Celui d'Erstein, inauguré en 2008 au sud de Strasbourg, est l'un des trois plus grands. Ses trois salles permettent d'accueillir des expositions temporaires sur des thématiques variées, tout ou partie constituées de pièces modernes et/ou contemporaines de la collection. Son auditorium de 224 places accueille en parallèle une riche programmation en résonance avec la collection : théâtre, musique classique (le festival d'automne Piano au Musée Würth), chanson, spectacles jeune public, conférences, ateliers.

« Le musée est une sorte de laboratoire expérimental, confie Marie-France Bertrand, directrice du lieu depuis sa création. Nous pouvons nous permettre d'avoir une riche programmation culturelle car nous avons cette souplesse qui n'appartient qu'aux musées privés. Nous pouvons sans cesse réajuster nos choix et notre direction en fonction des retours que nous avons. »

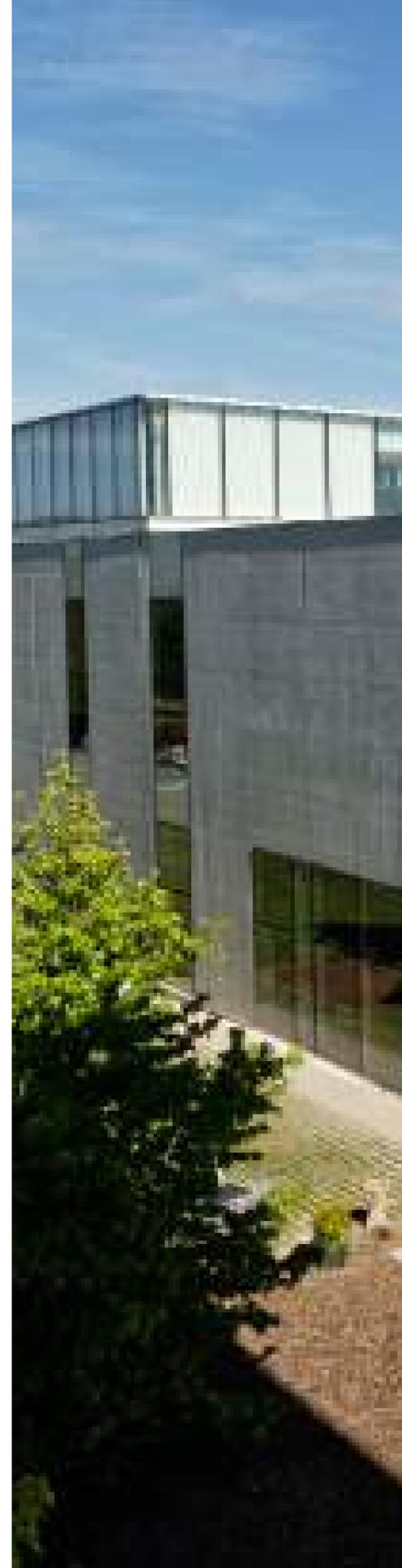
UNE DÉMARCHÉ D'EXIGENCE SANS ÉLITISME

Si le Musée Würth est bien implanté dans sa région, c'est qu'il a toujours à cœur, quelle que soit l'exposition qu'il propose, une démarche de qualité sans élitisme. « Nous essayons d'être exigeants, mais nous pensons aussi à ceux qui sont peu familiers des musées. La taille de notre lieu nous l'autorise : nous sommes un lieu à taille humaine, de proximité, où nous pouvons nous permettre d'être passeurs. Nous aimons ce lien très personnel que nous avons avec nos visiteurs, c'est notre richesse et notre force. Aujourd'hui, nous accueillons entre 45 000 et 50 000 visiteurs par an. »

UNE PROGRAMMATION CULTURELLE DIVERSIFIÉE

Les expositions sont accompagnées d'une programmation culturelle étendue sur toute l'année, dont le point fort est le festival d'automne Piano au Musée Würth, organisé cette année du 15 au 24 novembre, qui recevra entre autres Jean-François Zygel, Simon Ghraichy et Martin Stadtfeld.

L'exposition consacrée à José de Guimarães donnera lieu à des propositions qui lui seront associées : en octobre 2019, Roger Somé, maître de conférence à l'institut d'ethnologie de l'université de Strasbourg, fera une conférence sur le sujet controversé de la restitution des œuvres d'art africain. Sera également proposée la projection du court-métrage réalisé par Chris Marker, Alain Resnais et Ghislain Cloquet Les Statues meurent aussi (1953), commande de la revue *Présence africaine* suscitée par la question « pourquoi l'art nègre se trouve-t-il au musée de l'Homme alors que l'art grec ou égyptien se trouve au Louvre ? » (le film sera interdit en France durant onze ans). L'année 2020 s'ouvrira avec le spectacle de magie d'Adrien Wild (12 janvier), l'*ABC d'airs* de Gérard Rauber et de ses quatre musiciennes virtuoses jusqu'au bout des doigts (19 janvier) et un concert d'un duo de harpes (2 février).



16 EXPOSITIONS EN 12 ANS !

Les expositions présentées durant les douze premières années par le Musée Würth témoignent de la qualité et de la diversité de sa programmation :

- **Un monde à part**
27 janvier - 21 septembre 2008
- **François Morellet. Raison et dérision**
3 octobre 2008 - 1^{er} février 2009
- **Coups de cœur.**
Œuvres choisies dans la collection Würth
19 février - 18 septembre 2009
- **L'ombre des mots. Gao Xingjian / Günter Grass.**
Encres et aquarelles
9 octobre 2009 - 16 mai 2010
- **Paris-Karlsruhe-Berlin. Vents d'est et d'ouest**
4 juin 2010 - 9 janvier 2011
- **Anselm Kiefer dans la collection Würth**
28 janvier - 25 septembre 2011
- **Éclats ! Le musée se met au verre... contemporain**
15 octobre 2011 - 4 mars 2012
- **Xénia Hausner. Flagrant délit**
23 mars - 2 septembre 2012
- **L'appel de la forêt.**
Arbres et forêts dans la collection Würth
19 septembre 2012 - 5 janvier 2014
- **Art faces. Des photographes rencontrent des artistes**
5 juin 2013 - 5 janvier 2014
- **Anthony Caro.**
Œuvres majeures de la collection Würth
7 février 2014 - 9 août 2015
- **Fernando Botero.**
Collection Würth et prêts
20 septembre 2015 - 4 septembre 2016
- **1914-1918 : guerre d'images, images de guerre**
28 septembre 2016 - 8 janvier 2017
- **De la tête aux pieds.**
La figure humaine dans la collection Würth
31 janvier 2017 - 7 janvier 2018
- **Hélène de Beauvoir, artiste et femme engagée**
30 janvier-9 septembre 2018
- **Namibia. L'art d'une jeune génération**
28 septembre 2018-26 mai 2019



HORAIRES

- Du mardi au samedi de 10h à 17h
- Le dimanche de 10h à 18h
- Fermé tous les lundis, ainsi que les 25 et 26 décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 14 juillet et 15 août.

TARIFS D'ENTRÉE AU MUSÉE

- L'ENTRÉE AU MUSÉE EST LIBRE

TARIFS PROGRAMMATION CULTURELLE

- Normal : 18 €
- Jeune : 7 € (moins de 12 ans)

VISITES GUIDÉES

- En français, le dimanche à 14h30 : 6€ par visiteur (tarif unique)
- Groupes : de 1 à 11 visiteurs : 120€ – de 12 à 25 visiteurs : 9€ par personne
- Groupes scolaires : 80 € (dont 50% pris en charge par le musée, soit 40 €)

Sur réservation pour les groupes par mail ou au 03 88 64 79 10

ACCÈS

- **En voiture :**
Sur D1083 – Sortie Erstein – Direction Z.I. Ouest – Suivre la signalétique
Parking assuré
Accès handicapé
- **En train :**
Ligne SNCF Strasbourg – Sélestat – Colmar – Mulhouse – Bâle
Arrêt : Erstein-gare, 10 minutes à pied de la gare au musée

BILLETTERIE

La billetterie est disponible du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h au Musée Würth.

Achetez vos billets en ligne, sur le site internet du musée : www.musee-wurth.fr

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS

03 88 64 74 84 / mwfe.info@wurth.fr

ADRESSE

Musée Würth France Erstein
Zi ouest – rue Georges Besse
67150 Erstein

PETITE RESTAURATION AU CAFÉ DES ARTS*

*L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.





Agence Ysée
2 rue Edmond Champeaud
92 120 Montrouge

Isabelle Gillouard
igillouard@agence-ysee.fr
06 60 93 16 23

Valentine Franssen
vfranssen@agence-ysee.fr
06 72 05 80 32

Hélène Sitbon
helene@helenesitbon.com
06 84 01 50 49